

Notre société au risque de l'hospitalité De la peur de l'autre à la joie de la rencontre

Refaire société à partir des plus vulnérables

(Intervention pour *Socrate – Saint Paul*, Paris, 12 janv 2019)

Je vais m'appuyer au cours de mon intervention sur ce qui peut arriver dans la rencontre et le chemin fait avec des personnes marquées par de grandes précarités. Je pense ici tout spécialement à ceux qui sont aux prises avec plus que la pauvreté, la misère, avec tout le cortège de dettes, de violences, de séparations, de maltraitements, d'addictions, de déchéance qu'elle entraîne. Je crois qu'on peut parler d'hospitalité à l'égard de ces personnes, dans la mesure où tout en étant tout près de chez nous, tout en parlant la même langue que nous et étant nées ici, elles portent à nos yeux une étrangèreté radicale. On pourrait presque dire que tout en étant ici avec nous et chez nous, elles ne relèvent pas de notre monde. Le titre du très beau documentaire de Claus Drexel dit cela très bien : « Au bord du monde ». Les sans-abri de Paris qu'il a filmés vivent au bord du monde. On peut le comprendre soit au sens où ils sont à deux doigts de basculer hors de notre monde (autrement dit de mourir, et vous savez que l'espérance de vie d'une personne à la rue est de 49 ans, trente ans de moins que la moyenne française), soit au sens où ils sont à la fois dans ce monde et hors de notre monde. Et cette distance est d'autant plus marquante qu'ils sont d'ici, sans que, pour la plupart, il y ait eu à un moment donné de frontière politique qui nous ait séparés. On ne peut, dès lors éviter la question : d'où vient ce sentiment de relever de mondes si éloignés ? Ces personnes marquées par la misère sont inquiétantes, et l'on cherche en général à les éviter ; d'abord parce que, souvent, leur contact n'est pas facile, mais aussi peut-être parce que leur seule présence semble d'un seul coup révéler la faiblesse de tout ce que nous construisons, la faiblesse de ce monde qui ne peut pas leur faire de place.

Mais lorsque la rencontre peut avoir lieu, alors que se passe-t-il ? Voilà ce dont je vais parler dans cette intervention. Dans un premier temps, je reviendrai sur ce qui rend la relation avec ces personnes pas faciles ; puis je proposerai de regarder ce type de relation comme une école d'hospitalité ; enfin j'essaierai d'aborder la dimension politique que pose la présence de personnes très pauvres dans notre société, non pas pour chercher des mesures pour lutter contre la pauvreté, mais pour se demander comment ce que l'on découvre dans la rencontre des personnes très pauvres ouvre des perspectives pour organiser l'espace public de sorte qu'il soit appelant pour *tous*.

1- Pauvreté, étrangèreté

Dans mon introduction j'ai mentionné – à cause du film de Claus Drexel – les personnes sans domicile fixe. Mais vous savez que la grande pauvreté a de multiples visages ; souvent, quand on parle de grande pauvreté, on pense tout de suite à ceux qu'on appelle les SDF. Mais il y a en France plusieurs millions de pauvres : 8% de la population française vit avec un revenu de moins de 850 euros par mois (5 millions de personnes) et 2,5 millions de personnes vivent avec moins de 680 euros par mois. Ça fait beaucoup plus que les 150 000 personnes SDF en France. La pauvreté ce sont aussi des familles, souvent monoparentales mais pas non plus exclusivement, des travailleurs précaires, des urbains mais aussi des ruraux.

Beaucoup de gens vivent donc dans la grande précarité, c'est-à-dire, dans l'insécurité ; et lorsque les précarités s'accumulent (travail, logement, santé, liens familiaux), on entre dans une vie au jour le jour, qui empêche tout projet, qui bouche l'horizon, bref, une vie qui ressemble plus à la survie qu'à autre chose. Qui place forcément dans une autre temporalité, dans un autre rapport à la loi, dans des manières de vivre les relations marquées avant tout par l'urgence de la survie.

C'est sans doute un peu tout cela qui fait que les pauvres sont des gens qu'on évite. Car on a l'impression que si l'on commence à entrer en rapport avec eux, on va avoir affaire à une avalanche de demandes impossibles à assouvir ; autrement dit, nous avons peur d'être entièrement mangés par eux : que notre temps, notre énergie, notre argent, bref que tout y passe... pour des résultats, en plus, tout à fait incertains.

Voilà sans doute, ce qui crée le vide autour des pauvres. Et ce vide, ils le ressentent de manière très douloureuse, bien plus douloureuse encore que les difficultés de type économique ou matériel.

Bien plus, les personnes marquées par la misère peuvent être à nos yeux très déroutantes. Elles peuvent avoir des réactions qu'on trouvera choquantes, notamment lorsqu'elles ne saisissent pas les perches qu'on leur tend.

Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde, dans son livre *les pauvres sont l'Eglise*, donne un exemple, qui doit correspondre à des situations qu'il a rencontrées à plusieurs reprises :

« Prenez l'exemple d'une famille logée dans des conditions parfaitement innommables, dans une cabane, un garage, un camion... Quelqu'un va vouloir la tirer de là, faire des efforts pour lui trouver un logement. Il va jusqu'à se compromettre face à ses amis, il donne personnellement des garanties. Puis, au moment d'atteindre le but, la famille refuse de bouger. C'est tout juste si elle ne vous insulte pas, vous affirmant qu'elle n'avait rien demandé. Ou alors, elle s'enfuit sans même vous avertir. L'homme de bonne volonté reste là, un logement sur les bras, son prestige compromis, et tout le monde lui dit : 'on vous avait bien averti...'. La famille, elle, avait ses raisons. Elle n'avait jamais eu un tel habitat ; elle voyait confusément venir de nouvelles difficultés : le loyer à payer, l'environnement nouveau dont les yeux seraient fixés sur elle, les affrontements inévitables avec le concierge, la perte de quelques amitiés anciennes, la rupture des canaux d'assistance. » Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise, entretiens avec G. Anouil*, Le Centurion, Paris, 1983, p. 72-73.

Voilà donc comment une personne qui est de très bonne volonté peut se retrouver totalement désarçonnée par les réactions de personnes en grande pauvreté. Joseph Wresinski dans l'extrait cité, donne toute une série de raisons qui peuvent permettre de comprendre ce qui a pu se passer dans la tête des personnes concernées ; mais quand on n'a pas accès à ces raisons, on pense tout naturellement soit à de la mauvaise volonté, soit à une sorte d'irrationalité profonde, quelque chose qui s'apparente à la folie. Dans tous les cas la conclusion risque d'être : « ils ne font pas le minimum en leur pouvoir pour s'en sortir ; c'est de leur faute ; après tout, ils ont ce qu'ils méritent ».

La question est encore plus difficile lorsque, accompagnant des personnes dans la durée, on a parfois l'impression, chez elles, d'une oscillation entre un désir de vivre et une tendance à

consentir à l'échec, voire à le précipiter. Voilà ce que partage une bénévole d'une colocation solidaire, qui avait confié auparavant comment malgré la distance énorme qui subsiste avec les personnes de la misère, elle faisait le constat d'une vraie amitié :

« Une expérience compliquée, c'est quand on est face à des gens qui travaillent contre eux-mêmes avec une persistance qui est parfois décourageante. Voilà. Ça c'est vraiment très dur, de voir des gens qui avancent, qui reculent, qui avancent, qui reculent (...). C'est vrai que ça nous ébranle sur notre tolérance à la liberté qu'a l'autre de se détruire. (...) il y a une part de liberté et je ne sais pas dans quelle mesure on doit vouloir tout le temps contre l'autre. C'est très compliqué, ça pose de vraies questions... » (Pascale, bénévole à Valgiros)

Je signale cet aspect simplement pour dire que malgré toute l'énergie dépensée, ceux qui engagent quelque chose de leur vie avec les personnes marquées par la misère sont souvent ramenés à ce point-là. Nous pouvons alors avoir l'impression que les manières de réagir des personnes très pauvres sont vraiment impossibles à comprendre (notamment lorsque cela aboutit à leur propre destruction). Mais alors que faire ? retirer l'échelle en se disant : j'ai tout essayé, avec lui, c'est impossible, il n'y a rien à faire. Ou bien se dire : c'est vrai, je n'y comprends rien, mais je reste là, auprès de lui, d'elle, sans rien y comprendre, mais parce que je sens que si j'abandonne, ce n'est pas juste, et c'est même grave.

Je pense que vous percevez qu'entre les deux termes de l'alternative, il y a deux logiques différentes, deux manières, en fait, de penser la relation. D'un côté, on cherche à obtenir un résultat et c'est cela qui prime ; à telle enseigne que si le résultat est nul, eh bien on renonce à la relation. De l'autre côté, ce qui prime c'est la relation, c'est la présence à l'autre. Même s'il ne bouge pas – et évidemment, on a tous très envie que sa situation s'améliore et l'on se bat pour cela – mais même s'il s'enfonce encore plus dans la misère, je reste là, parce que je sens que l'abandonner n'est pas juste.

Ce qui se passe alors, c'est que nous sommes obligés de mettre au 2^e plan une logique relationnelle soucieuse avant tout de résultats et qui calcule en fonction des résultats, au profit d'une relation qu'on pourrait appeler « parce que c'est toi ».

2- Approcher l'élément vivifiant de la vie sociale

En fait, la relation « parce que c'est toi », est la seule relation que les personnes marquées par la misère acceptent. Elles détectent très vite les relations qui ont une autre visée, et elles les fuient. C'est pourquoi elles se révèlent de redoutables éducatrices pour redécouvrir cette composante de la relation, celle qui est vivifiante (qui appelle à l'existence), et qui constitue le socle de toute relation humaine.

Cette composante de la relation, le « parce que c'est toi », (qui dans la tradition biblique, évoque l'Alliance) doit être associée à d'autres éléments ; elle ne subsiste pas à l'état pur. Et de fait, elle n'est pas incompatible par exemple avec la formulation de contrats (qui pourront être rompus en cas de non-respect) de même que l'alliance biblique s'accompagne de la loi. Tout l'art des éducateurs par exemple est de jongler entre le « parce que c'est toi » (avec sa dimension inconditionnelle) et les petits contrats. Mais évidemment, c'est le « parce que c'est toi », qui est l'élément fondamental, du moins si l'on veut rester dans une relation qui nous met en genèse.

De même, le « parce que c'est toi » ne signifie pas qu'on se laisse envahir par l'autre ; il doit s'accompagner d'une manière de trouver une juste distance. Sans cette distance, d'ailleurs, chacun perd sa liberté. Mais le « parce que c'est toi » exprime qu'on tient à l'autre, par-delà toutes les vicissitudes qui peuvent affecter la relation.

Que peut-il naître de ce type de liens ?

J'ai interrogé des personnes engagés dans des colocations solidaires (Valgiros, et l'APA, association pour l'amitié), des formes d'engagements qui se sont beaucoup développés ces dernières années. Les bénévoles (jeunes professionnels pour la plupart) y vivent un an ou plus, avec des personnes qui auparavant étaient à la rue. Ils en parlent comme d'une expérience heureuse, à cause notamment d'un climat de bienveillance qui permet de traverser les difficultés de la relation. Ce climat de bienveillance est sans doute dû au fait que le « parce que c'est toi » de la relation est mis au premier plan. Il y a aussi pour certains, la découverte, assez rapide, qu'ils ne vont pas pouvoir aider l'autre comme ils l'imaginaient. Ils sont conduits à renoncer à guérir l'autre – relation qui serait, elle, du côté de la recherche d'un résultat –, au profit d'une attitude où l'on se tient près de lui, comme pour lui dire qu'on l'attend, qu'on l'espère, mais sans rien forcer. C'est une présence qui fait entendre un appel silencieux, un appel qu'on peut entendre si l'on veut, mais qu'il est aussi tout à fait possible d'ignorer.

C'est peut-être cela qui donne lieu à des ambiances, marquées par cette bienveillance qui fait signe à l'autre qu'il n'a pas encore tout révélé de ce qui est beau en lui. Et ces ambiances, certains bénévoles en ont parlé comme d'une expérience de liberté, au sens où l'on n'a pas besoin de mettre trop de masques les uns vis-à-vis des autres : « chacun peut apprendre à être lui-même » disait ainsi un bénévole. La plupart évoquent aussi l'amitié, une vraie amitié, alors même qu'ils gardent conscience qu'un abîme les sépare.

Mais accueillir et être accueilli par des personnes qui ont connu la grande précarité permet aussi d'autres découvertes. Je cite François :

« On peut se rendre compte qu'on a des fermetures et qu'on n'est pas prêt à ouvrir, qu'on n'est pas prêt à tout donner, à tout sacrifier. Si on est dans le détachement complet, c'est génial ; au fur et à mesure qu'on voit les choses arriver, on les offre. Mais bon c'est facile à dire. Admettre qu'en soi on a des fermetures (plus que des fragilités, car ça, ça dépend des gens), c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile. Certains considèrent que s'ils se protègent, ils ne vont pas tout donner et donc, que ce sera faux. Et là, on nous explique clairement que se respecter soi-même et se protéger, c'est aussi avoir un rapport sain à l'autre. »

François, avec beaucoup de finesse, distingue entre « fragilités » et « fermetures ». Je comprends ses propos au sens où les fragilités sont pour nous comme des traits de tempérament, elles viennent de notre histoire et l'on n'y peut pas grand-chose. Les fermetures, en revanche, sont davantage liées à notre liberté. Je devrais donc pouvoir plus facilement, en principe, lutter contre ces fermetures (alors que j'ai beaucoup moins de prise sur mes fragilités). Or, François reconnaît qu'il n'est pas facile non plus de lever celles-ci. Vivre avec d'autres peut m'amener à reconnaître que je reste, bien malgré moi, largement en deçà de l'idéal éthique que je pensais pouvoir vivre. Quand cela advient dans un climat de bienveillance, on peut admettre lucidement et tranquillement que l'on reste fermé, et qu'on ne peut passer par-dessus en forçant. L'accueil des autres me permet de m'accueillir moi-même, ou plutôt, d'accueillir en moi ce qui reste fermé et que je n'ai, en général, pas du tout envie de reconnaître. On pourrait dire : l'hospitalité de

l'autre me permet d'accepter ma propre inhospitalité, laquelle joue aussi vis-à-vis de moi-même. C'est sans doute en ces parages-là que se joue la conversion dont parlait Véronique Albanel.

On voit à partir de là comment l'hospitalité peut jouer dans les deux sens : et je dois ajouter que pour les bénévoles que j'ai interrogés, elle a joué avant tout dans le sens où eux se sont sentis accueillis dans ces maisons, où la tonalité de fond, donnée par la présence de ces personnes qui sont passés par la grande pauvreté.

3- Quelle pertinence dans l'espace public ?

Ce type de tissu relationnel, qui met au premier plan le « parce que c'est toi » est-il condamné à demeurer dans la sphère des relations interpersonnelles, ou bien peut-il donner lieu à des formes instituées ?

D'un côté, on pourra remarquer qu'entrer dans une relation de type « parce que c'est toi » relève de la liberté et de l'engagement d'un acteur. Cela ne peut en aucun cas venir purement et simplement des normes qui régulent la vie ensemble. Autrement dit, on ne doit pas rêver de formes instituées qui d'elles-mêmes, généreraient ce type d'ambiance dans lesquelles tous s'entendent invités à apporter leur participation.

On peut ajouter aussi que la limite des relations « parce que c'est toi », c'est de ne pouvoir se déployer que dans le particulier (et même, le singulier) ; or dès qu'on entre dans l'espace public, on doit s'affranchir du particulier, à moins d'instituer des liens de dépendance qui seraient très problématiques. Dans l'espace public, il faut que le droit prenne le relais de l'engagement personnel.

Dans l'autre sens, on pourra faire remarquer que pour parler de la relation « parce que c'est toi », j'ai fait référence à des petites institutions (des colocations solidaires), où cette dimension ressort particulièrement et s'appuie sur un cadre institué pour pouvoir se déployer. Cela semble donc indiquer qu'il n'y a pas non plus d'incompatibilité absolue entre ce type de relations et la dimension institutionnelle.

Et de fait, on pourra dire que, pour que le désir d'un engagement « parce que c'est toi » puisse se déployer, il faut qu'il se sente appelé et légitimé par des constructions sociales qui en montrent la possibilité et l'intérêt. Il me semble que cela passe par une manière, par exemple pour une institution, de *s'adresser* à ceux qui la fréquentent. « S'adresser à » c'est-à-dire, faire entendre à ceux qui la fréquentent qu'ils sont attendus comme acteurs, capables de réponse, et pas seulement comme des bénéficiaires passifs¹¹.

Une école, une institution éducative, par exemple pourront faire entendre pour leurs élèves ou étudiants, ce type d'appel. Soit on organise les choses sur le mode, « on s'occupe de tout » ; soit on fait entendre un « nous avons besoin de vous pour que cet établissement vive ». Alors,

¹¹ Une institution a cette capacité, dans la mesure où elle représente comme la mémoire d'une décision collective prise à un moment donné, qu'elle est chargée de reformuler aujourd'hui (en ce sens, une institution peut faire entendre une *adresse à*, sans que pour autant on en fasse une sorte d'hypostase : elle porte simplement la mémoire de l'engagement de libertés qui sont parvenus à se conjoindre dans une décision collective). On pourrait faire ici une analogie entre une institution et un texte (ou une partition musicale) qui doit être lu à nouveau – avec donc, à chaque fois de nouveaux acteurs, qui y imprimeront aussi leurs accents propres – pour faire entendre au présent la décision prise autrefois.

vous le voyez, c'est un établissement qui peut jouer le rôle de celui qui s'engage dans une relation « parce que c'est toi » : un établissement qui se donne comme mission de donner consistance à cet engagement, à l'échelle d'une réalité institutionnelle. Cela passera, bien entendu par l'engagement personnel de ses acteurs ; mais cela passe aussi par les règles du jeu qu'on se donne pour réguler la vie de cet établissement. Et une institution sera aidée à entrer dans ce type d'adresse lorsqu'elle met au premier plan de ses préoccupations les membres les plus vulnérables auxquels elle a affaire (comme c'est clairement le cas pour Valgiros et l'APA, auxquels nous avons fait allusion). Ceux-ci constituent alors pour l'institution un repère majeur pour orienter son action et prendre des décisions.

A l'échelle d'une société, de même, on peut s'organiser ou pas, pour faire entendre de manière plus ou moins nette que l'on tient à chacun des membres de la société, y compris aux plus fragiles, y compris à ceux qui ont un mal fou à respecter les règles du jeu. Les grands services publics de santé, de justice, d'éducation représentent des moyens qu'une société se donne pour faire entendre à chacun de ses membres qu'elle tient à eux. Et plus elle sera capable de faire entendre un « parce que c'est toi » (autrement dit, un attachement qui n'est pas lié d'abord aux compétences ou à l'utilité), plus elle sera capable d'affronter ses propres tensions et divisions internes. Car elle fait l'expérience de ce qui donne véritablement force et cohérence.

Etienne Grieu sj
Centre Sèvres, Facultés Jésuites de Paris